

**La joie sans illusion** Par Shawna Dempsey

Cet essai a été écrit à la demande du Winnipeg Film Group pour accompagner les projections de *Stepping Through Heaven: The Personal Films of Danielle Sturk*, présentée le 25 février 2013 et *The Strange Dreams of Alain Delannoy*, présentée le 8 février 2013 à la Cinémathèque du Winnipeg Film Group.

Existe-t-il une voix franco-manitobaine? Et si oui, est-ce qu'un étranger pourrait la reconnaître? Il est arrogant de penser que sa subtilité pourrait être perçue sans une connaissance de la langue maternelle, partagée et approfondie dans le cœur et le corps. Et la « voix » franco-manitobaine n'existe pas uniquement en français. La collectivité franco-manitobaine est aujourd'hui entièrement bilingue, elle devait l'être, pour lutter contre la bigoterie et le droit d'assimilation du Canada anglais environnant. Le résultat : ses artistes se déplacent avec fluidité entre les langues. Même Gabrielle Boy, la grande dame des lettres franco-manitobaines, a songé, au début de sa carrière d'écrivaine, à écrire en anglais<sup>1</sup>.

Ainsi, si on examine une culture ou une esthétique franco-manitobaine, la langue n'est qu'un aspect d'une histoire vivante de relations complexes avec le Québec lointain (davantage une patrie que la France), avec les Anglais et leur altérité, avec les peuples autochtones (par le biais du sang et du mariage) et avec l'Église catholique (dont l'influence, jusqu'à récemment, se faisait sentir un peu partout). Moi qui suis une anglophone importée de l'Ontario, j'ai peur de ne pas être à la hauteur, car il me manque une compréhension nuancée du terrain. Je ressemble davantage à une critique aveugle, me frayant un chemin entre les œuvres d'art franco-manitobaines en utilisant mes autres sens — le toucher principalement... la sensation.

Au cours de la dernière décennie, j'ai eu le plaisir d'apprécier des peintures, des sculptures et des installations créées par des artistes visuels contemporains de Saint-Boniface tels que Mélanie Rocan, Éric Lesage et Colette Balcaen, et j'ai été frappée par les similarités — les thèmes communs et, faute d'un meilleur mot, la gentillesse — et une production qui diffère de ce que d'autres Winnipegois font. L'exploration récente des Sœurs Grises par Dominique Rey est un autre projet multidisciplinaire semblable.

On retrouve les mêmes qualités dans le travail de deux talents de Saint-Boniface dans le monde du cinéma, Danielle Sturk et Alain Delannoy, dont les documentaires et les films d'animation gagnent rapidement une reconnaissance nationale et internationale.

Le facteur de durée du film et de la vidéo les lie plus étroitement à la littérature, la forme artistique historiquement prééminente des Franco-Manitobains. Les images et les idées se construisent avec le temps; la narration révèle le sens, au-delà des éléments fondamentaux de l'intrigue. Comme la littérature, les arts médiatiques sont plus expérientiels que les arts fondés sur les objets. On regarde traditionnellement les œuvres dans des pièces sombres afin qu'elles nous envoûtent d'une manière personnelle et privée, malgré le caractère public de l'endroit. Cela ressemble parfois à rêver les yeux ouverts. Comme avec un livre, les personnages commencent à faire partie de nous. Ils nous émeuvent. Nous rions et pleurons avec eux. Nous rions et pleurons parce que nous reconnaissons la douleur et la beauté d'être humain. Bon nombre d'entre nous qui ne pleurons pas dans d'autres circonstances ne peuvent pas nous empêcher de pleurer lorsque nous regardons un film empreint d'émotion.

Bien qu'ils adoptent une approche expérimentale, Sturk et Delannoy travaillent à l'intérieur de structures narratives. Les deux artistes explorent ce qui est peut-être le récit humain le plus essentiel, soit le voyage de la naissance à la mort.

Dans *Ciel(s)/Heaven(s)* (2010), Danielle Sturk nous présente une variété de sujets documentaires détachés de leur vie quotidienne, dans une prairie, au cours d'une journée d'été magnifique. Les sujets parlent franchement de leurs expériences de la mort, de leurs croyances en matière de vie après la mort et de leurs espoirs pour leur propre trépas inévitable (et le nôtre).

Malgré le caractère unique de leurs visions, Sturk n'isole pas invariablement ses sujets dans le cadre. Ils partagent un espace et du temps avec les autres, comme nous le faisons avec eux. Le film est admirablement composé avec de longs travellings fluides qui nous déplacent dans le champ sillonné et des têtes parlantes cadrées par des nuages blanchâtres et un brillant ciel bleu. L'œuvre filmée adopte des formats multiples et Sturk alterne les diverses textures. Les séquences de

film super 8 servent particulièrement bien à saisir la danseuse contemporaine (Natasha Torres-Gardner), qui se fait l'écho gestuel des ruminations sur la vie et la mort.

Les enfants présents dans le film sont particulièrement émouvants. Un garçon qui joue sur un tracteur explique sa vision très élaborée de la vie après la mort, y compris une machine qui aide les âmes à choisir la couleur de leur peau, leur carrière et leur planète de destination futures. Une petite fille à la voix douce parle des derniers moments de la vie de son père, des sons qu'il a produits. Une enfant légèrement plus âgée est peinée pour ceux qui ne croient pas à une vie future et a peur qu'ils souffrent éternellement, leur peau « prend feu... et brûle sans cesse pour l'éternité ». L'intervention qui est peut-être la plus émouvante (c'est étrange à dire dans notre monde séculier) provient d'une petite fille qui dit : « Rien n'arrive. Il n'y a que la noirceur. Et c'est tout ».

Tout en cherchant à répondre à « qu'arrive-t-il lorsqu'on meurt », une autre question surgit : comment et pourquoi devrions-nous vivre? Un des neuf sujets du film, la cinéaste Carole O'Brien, parle de l'attrait du suicide, puisque nous devons tous mourir de toute façon. Elle demande : « Pourquoi êtes-vous toujours ici? C'est la question importante ».

Chacun des participants charismatiques prend un éclat doré dans la lumière du soleil. Ces derniers tentent tous de donner un sens à tout ça (la mort et donc la vie) et dans leur recherche incertaine, ils soulèvent judicieusement des concepts aussi variés que Dieu, la science, les fantômes et les machines à âme interplanétaires. Comme l'un d'eux le souligne, « je crois qu'il est important d'être capable de croire à quelque chose ».

La danseuse se déplace autour d'eux, parmi eux, à leurs côtés et parfois en surimpression. Sa présence dans l'enquête en cours ne semble ni forcée ni sentimentale. Elle incarne la quête de sens qui anime nos voyages inévitables. Elle tend vers la lumière et s'affaisse dans la terre.

L'arc et le thème des « cendres qui retournent aux cendres » sont encore plus prononcés dans les films d'animation dessinés à la main d'Alain Delannoy, dans lesquels des personnages grandissent, vieillissent et meurent. De plus, ils renaissent souvent.

Les dessins au trait monochromes de Delannoy nous proposent beaucoup d'espace, littéralement et au sens figuré, sur lequel nous pouvons projeter nos désirs, notre peine et notre joie. Ses personnages ne parlent jamais. Ils sont souvent seuls. Leurs environs sont peu aménagés. Le plus souvent, la narration des films est une quête. Ses personnages « partent à la recherche » de quelque chose à l'extérieur d'eux-mêmes : des sphères d'énergie, le vent, les étoiles. Ils traversent des paysages et des dimensions (présent-futur, vie-mort). Delannoy a recours à un symbolisme personnel qui est dense et composé de plusieurs couches. Il n'y a aucun doute que son procédé d'animation contribue à l'opacité du sens. Contenant des symbolologies multiples, chaque image laisse deviner une grande quantité de travail. Delannoy travaille pendant des années à chaque film et il s'investit entièrement dans chacun. Le résultat peut être riche, même s'il suscite la perplexité. Si on tient compte de la profondeur de ses thèmes, un tel mystère est approprié.

Dans *Navette/Shuttle* (1997, 2005), une étoile brille de tous ses feux et le monde est créé par trois cailloux tombés d'une paume. La mère terre résultante abrite son fils qui quitte la maison pour grimper (le voyage dans l'espace se confond avec le garçon qui grimpe à un arbre géant). Après la chute du garçon, un ange lui donne des ciseaux avec lesquels il découpe l'étoile du début sur sa poitrine. La main dans le ciel attrape la navette, qui devient les trois cailloux du début du film.

De la même manière, dans *Monument* (2006), les trois cailloux reviennent, cette fois colorés en rouge, en jaune et en bleu. Représentent-ils la trinité? L'essence de la vie et de la couleur? L'innocence, les jouets des enfants? D'autres sphères se transforment, passant des étoiles à de la poussière et d'un sac embryonnaire à la terre et à une balle rebondissante amicale. Dans la scène la plus enchanteresse, la figure d'un père se soulève jusqu'au ciel nocturne, ses vêtements lui tombent du corps et il devient une constellation dans la sphère tournante de l'univers. L'enfant attrape les vêtements, s'habille avec eux et est réconforté par leur présence démesurée. Ils enveloppent sa peine et lui permettent de poursuivre son voyage. Le film se termine sur l'apparition du propre fils de l'enfant devenu adulte, comme ce dernier l'avait fait, dans le trou percé dans le ciel, notre propre étoile, le soleil. Élément significatif pour les spectateurs de Saint-Boniface, une interprétation symbolique de la cathédrale historique, avec sa rosace circulaire est le monument du titre du film. La cathédrale brûle, puis renaît de ses cendres, construite implicitement avec l'amour des protagonistes pour le monde et leur amour mutuel.

Les narrations circulaires, les cercles et les sphères sont récurrents dans les œuvres de Delannoy, depuis ses premières expériences d'étudiant en animation à l'Université du Manitoba. *Jack in the Box* (dessiné à la main en 1993) et *Gravity* (animé par ordinateur en 1996) mettent tous les deux en vedette des jouets infortunés qui doivent affronter des sphères malveillantes. L'intrigue de *Gravity*, sous-titré *Beau Jim the Victim*, traite d'une calamité récurrente et insensée. Beau Jim est capable de prendre son courage à deux mains et de l'éliminer une première fois, mais la deuxième fois, il peut uniquement observer la catastrophe qui approche et souffrir de son impact. On sent que ce ne sera pas la dernière interaction entre Jim et la sphère. Il ressemble au personnage de Job dans la *Bible* et sa vie (tout comme la nôtre) continuera de lui réserver de durs coups<sup>2</sup>.

Les œuvres de Sturk et de Delannoy affichent une spiritualité ouverte. Au lieu de faire référence à la *Bible* et d'intégrer des symboles de l'Église catholique, ils posent des questions importantes au sujet de l'existence et suggèrent une force vitale ou un plan au-delà de ce qui est apparent.

Les documentaires de Sturk proposent une fenêtre ouverte sur des vies très particulières et sur leurs croyances les plus profondément enracinées. Oui, ses sujets partent en voyage pour créer des œuvres d'art en collaboration (*Farandole*) et accompagner la mort et la naissance (*Inspire Expire*). Toutefois, c'est un sens de l'interconnexion à une échelle transcendante qui alimente ces voyages.

Dans son œuvre la plus récente, *Kyden in 7 Movements* (2013), nous suivons une famille dont le membre le plus jeune est un enfant handicapé. Ses besoins dictent qu'il soit au centre de l'unité familiale étendue. Toutefois, sa personnalité — son esprit — transforme ses soins (un travail physique, répétitif et épuisant) en un cadeau pour tous ceux qui l'entourent. La mère de Kyden demande : « Je me demande pourquoi, parfois. Pourquoi faut-il tant? » Posée avec une voix un peu étranglée, sa question porte sur la quantité de travail et de douleur de la vie avec Kyden, mais elle révèle également une question plus importante : pourquoi tant d'amour?

Ce portrait honnête d'un enfant brave, de sa mère, de sa sœur et de ses grands-parents est un exemple de gens ordinaires confrontés à des circonstances extraordinaires et qui réagissent avec générosité, courage et une présence dans le moment présent qui ne peut qu'être appelée de la grâce. Pour répondre aux préoccupations liées à sa propre mort, la mère de Kyden déclare : « Je n'ai pas le temps de m'inquiéter ce qui arrivera. Je dois seulement comprendre ce qu'il faut faire... aujourd'hui ». De la même manière, on ne discute pas de l'avenir de Kyden et de son pronostic.

Des entrevues et des séquences animées dessinées sont entremêlées de scènes quotidiennes et sans fard d'une collectivité accueillante. La mère de Kyden parle peut-être de sa famille ou de nous tous lorsqu'elle dit : « Chacun de nous est une pièce d'un petit casse-tête dont les pièces, je n'sais pas, s'emboîtent parfaitement ».

Par ailleurs, comme Delannoy pourrait le dire, chacun de nous est une fraction d'un ensemble plus vaste. Son film d'animation magistral, *Fraction* (2012), fait une synthèse de ses préoccupations humanistes dans un petit bijou de film au sujet d'un vieil artiste qui se souvient des autres par le biais de ses œuvres et des gestes quotidiens de sa vie. Le vieil homme persiste jusqu'à la fin de ses jours, à travers la douleur et la peur, jusqu'à ce qu'il s'arrête net dans l'acte de peindre, de créer et d'aimer. La matière physique qui constitue son corps devient aussi élémentaire que celle de ceux qui sont partis avant lui, au moment où son esprit s'envole dans une tempête de vent miraculeuse, remplie de chapeaux.

Plus coloré et plus distillé que bon nombre de ses films, *Fraction* est une réflexion très bien rythmée sur la vie et la mort. Tout comme *Ciel(s)*, le film baigne dans la lumière du soleil de fin d'après-midi, reflétant l'automne de nos vies. Et comme tous les documentaires de Sturk, il produit du merveilleux — son humanité et son examen de notre capacité humaine de nous projeter dans une relation avec une entité transcendante et inconnaissable sont des merveilles.

C'est peut-être là que se situe une ligne directrice des arts franco-manitobains : une célébration du merveilleux en nous tous, un esprit transcendant qui s'exprime de manière héroïque par les gestes les plus simples.

Comme l'écrivain Mark Abley l'a écrit dans sa notice nécrologique de Gabrielle Roy, « seuls quelques écrivains modernes, notamment Isaac Bashevis Singer, pourraient avoir le même don qu'elle de décrire la chaleur sans sentimentalité et la joie sans illusion. Même lorsque son travail décrivait l'aliénation et la solitude, il tendait aussi la main à l'espoir<sup>3</sup> ». On peut dire la même chose du travail de Sturk et de Delannoy.

*Shawna Dempsey est une artiste de performance et vidéaste qui collabore depuis 25 ans avec Lori Millan. Dans leurs oeuvres artistiques et les expositions dont elles sont commissaires, ce duo explorent à la fois la provocation et la paix à travers des actions de justice sociale et le renforcement de la communauté.*

#### Notes

- 1 Elaine Kalman Naves, *Writers of Montreal*, Vehicule Press, 1993.
- 2 Sur le site Web *Sphericity* ([www.sphericity.com](http://www.sphericity.com)), on trouve un sommaire intéressant de l'attrait culturel du cercle et de la sphère : « À titre de représentation symbolique de l'espace tridimensionnel, la sphère englobe toutes les choses connues — l'atome, la cellule, la terre, le ciel et l'univers... Dans l'univers du temps, le cercle représente le commencement, la fin et le retour au commencement. La sphère et le cercle représentent à la fois le voyage et la destination... Lorsque nous songeons à la sphère ou l'utilisons pour décrire notre expérience, nous contemplons la totalité de l'interconnexion. Dans la sphère, nous voyons les liens qu'entretiennent toutes les choses entre elles ».
- 3 Mark Abley, « A Messenger of Hope », *Maclean's Magazine*, 25 juillet 1983.